



Valerio Varesi

L'AUTRE LOI

LA 10^e ENQUÊTE

DU COMMISSAIRE

SONERI

“Un fantastique écrivain.”

Le Figaro Magazine

Aguillo

*« A loro non resta che la religione
per dimostrare di esserci.
Se vuoi, questo nuovo terrorismo piuttosto vigliacco,
è una forma degenerata della lotta di classe. »*

*« Il ne leur reste que la religion
pour montrer qu'ils existent.
Ce nouveau terrorisme, plutôt lâche,
est une forme dégénérée de la lutte de classes. »*



L'autre loi

Financé par l'Union européenne.
Les points de vue et avis exprimés n'engagent toutefois que leur(s)
auteur(s) et ne reflètent pas nécessairement ceux de l'Union européenne
ou de l'Agence exécutive européenne pour l'éducation et la culture
(EACEA). Ni l'Union européenne ni l'EACEA ne sauraient en
être tenues pour responsables.



**Cofinancé par
l'Union européenne**

*

Ouvrage publié sous le titre original de
IL COMMISSARIO SONERI
E LA LEGGE DEL CORANO

© 2014 Sperling & Kupfer S.p.A. sous la marque Frassinelli
© 2018 Mondadori Libri S.p.A.
Publié par Mondadori Libri sous la marque Sperling & Kupfer
en accord avec Grandi e Associati

© Agullo Éditions, 2024 pour la traduction française
www.agullo-editions.com

Conception de la couverture : Cyril Favory
Image de couverture :

Valerio Varesi

L'autre loi

Traduit de l'italien par
Gérard Lecas

Agullo



CHAPITRE 1

Des chats qui ronronnent l'hiver pendant l'après-midi : ainsi vont les cités de la plaine. Paresseuses et feutrées dans l'indolence des jours de repos, elles savent cacher un cœur cruel et imprévisible. Tout comme des chasseurs, elles sont tapies dans le repaire de leurs immeubles où l'on pêche la miséricorde mais où s'ourdissent les pièges. Elles sont recueillies, silencieuses et absorbées, vouées à ruminer leurs névroses au cœur de la brume.

À travers la vitre embuée de la cuisine, Soneri scrutait les toits de Parme qui émergeaient comme des rochers au-dessus de l'horizon gris dans le muet après-midi dominical, tandis qu'Angela parcourait les photos d'une publicité pleine de soleil et de mer.

Soudain, elle referma le dépliant et le lança sur la table.

— De toute façon, tu ne viendrais pas, dit-elle résignée. Ton monde est fait d'inconnu, de solutions en attente. Tu tiens le mystère serré contre toi comme un jouet.

Le commissaire ne répondit pas. Les paroles d'Angela l'avaient secoué, le laissant face à ses propres contradictions ... Pourquoi était-il toujours réticent devant la pureté géométrique des paysages marins alors que personnellement il aspirait à la rigueur en toutes choses ? Et pourtant, l'éclat du soleil, la transparence de l'horizon et toute cette inéluctable profondeur lui semblaient plutôt obscènes. La vie dans sa nudité, dans sa manifestation

impudique des éléments les plus simples, lui faisait peur. Les villes du bord de mer lui inspiraient toujours un dramatique sentiment d'inutilité, dans ce rapport si déséquilibré entre l'individu et cette immensité de ciel et d'eau fondus dans une même couleur.

Mieux valait la ouate du brouillard avec sa matière de coquillage aux contours bien définis ; on est sûr au moins de ne pas s'y perdre : on ne s'égaré jamais dans le brouillard parce que l'unique certitude reste celle de sa propre existence. Soneri avait même mis au point une métaphysique de l'excès ; ce n'était pas l'infini en lui-même qui nous inculquait les notions du divin et de l'immensité, mais bien les limites qui nous poussaient à les imaginer. Dans les villes brumeuses on réfléchit, alors que devant la mer, on se laisse vivre.

— Toi, avec le brouillard, tu es comme un enfant qui joue au ballon contre un mur, reprit Angela.

Le commissaire hocha la tête.

— Je me sens comme une chauve-souris qui envoie des signaux dans la vaine attente d'un écho. Et c'est dans cet intervalle sans issue qu'émergent les idées.

— Tu dors comme elles la tête en bas ? C'est pour ça que tu as plein de lubies à l'esprit ? plaisanta Angela.

— Non, elles montent toutes seules comme les bulles de malvasia¹. Elles te rentrent dans la gorge et tu les avales de travers, rétorqua Soneri.

— Tu as déjà découvert l'assassin, commissaire !

— Qu'est-ce que tu crois ? Derrière chaque crime se cache une lubie, dit-il sérieusement.

— Bizarre que tu ne sois pas un *serial killer* !

1 Vin doux gazéifié. (Toutes les notes sont du traducteur.)

Après le dîner, Angela l'avait entraîné dans un bar de nuit de l'Oltretorrente. Un établissement avec séparations entre les tables et lumière tamisée pour couples adultères parlant à voix basse dans des frôlements de mains. Au début, Soneri s'était trouvé ridicule, mais ensuite il s'était senti à l'aise en présence de ces silhouettes aux contours indéfinis qu'il voyait danser.

— Regarde, lança le commissaire, comme elles semblent aux aguets. Elles représentent notre destin : une pantomime d'ombres d'où soudain un visage se révèle.

— Comme celui qui approche ? demanda Angela.

Soneri se retourna et vit un homme à l'allure familière, avançant prudemment comme s'il avait peur de trébucher. Il reconnut le visage à la lumière cuivrée de la bougie sur la table : l'inspecteur Musumeci.

— Excusez-moi, *dottore*, je regrette de vous déranger, balbutia l'homme.

— Assieds-toi, intima Soneri. Tu es le destin.

— Comment ? s'étonna le policier.

— Ce n'est rien, minimisa le commissaire, en regardant Angela avec un petit ricanement. Façon de parler... Comme le hasard est étrange parfois.

— Étrange, oui, admit Musumeci, très étrange.

Angela eut un geste d'impatience.

— Allez, la plaisanterie a assez duré. À moins que vous ne soyez venu pour boire un verre à nos frais, plaisanta-t-elle.

L'inspecteur fit non des deux mains.

— Je suis là pour un meurtre. Un homme tué chez lui, révéla-t-il enfin.

— Mais pourquoi est-ce qu'on n'assassine pas aux heures de bureau ! lança-t-elle.

— Le destin est aveugle, je te l'ai dit, grommela le commissaire.

— En fait, c'est bien une histoire d'aveugle, mais je ne comprends pas comment..., bafouilla Musumeci.

— Ne fais pas attention, c'est une histoire entre nous, expliqua le commissaire en désignant Angela et lui-même. Dis-moi ce qui est arrivé. C'est Juvara qui est de service. Avez-vous averti Nanetti ?

— Oui, le labo est déjà sur place, assura l'inspecteur avec sérieux. C'est vrai que ça aurait aussi pu se produire pendant les heures de bureau.

Angela se retint de rire : ce garçon l'émouvait. Soneri, au contraire, fronça les sourcils et lui fit signe de poursuivre.

— Je vous répète ce que j'ai entendu, *dottore*, mais tout reste à vérifier. C'est tellement étrange et confus.

— Continue.

— Les collègues de la Polfer² sont intervenus pour arrêter un vieil homme qui marchait sur la voie ferrée.

— Un ivrogne ? Un fou ?

— Non, un aveugle. Il agitait sa canne blanche dans tous les sens comme s'il cherchait son chemin habituel. Depuis que la gare a été refaite, beaucoup de gens sont désorientés.

— Et quel rapport avec le mort ? fit le commissaire un rien impatienté.

— Il y a un rapport... Je vous ai bien dit que c'était une affaire étrange et compliquée, non ? Donc, quand les collègues l'ont amené au poste de garde, le vieux a raconté qu'il s'était perdu. Il a dit que quelqu'un devait venir le chercher mais que ne le voyant pas...

— Évidemment, intervint Angela, sarcastique.

— Ah oui... Enfin, je voulais dire que comme personne ne s'était présenté... En fait, il a tenté d'y aller tout seul, mais il s'est trompé et s'est dirigé du côté opposé à la sortie, vers les quais nord, les lignes vers Suggara et Brescia.

— Bon, jusqu'ici on a un petit vieux aveugle qui s'est perdu, résuma Soneri.

— On lui a demandé si on pouvait joindre un parent ou un ami. Il a répondu que c'était justement celui qui devait l'accompagner mais n'était pas venu.

— Et il s'agit de qui ?

— Un étranger, un certain Hamed Kalimi. Un Nord-Africain, ou d'ailleurs. Mais ce fichu aveugle ne connaissait même pas son numéro. Il ne savait rien de rien. Un vrai paumé !

— Alors qu'ont-ils fait ?

— Ils ont attendu qu'une voiture soit disponible et l'ont accompagné chez lui.

— Où ?

— Via Venti Settembre. Pas très loin de la gare, et le vieux voulait même y aller tout seul.

— Et le mort, Musumeci, où est le mort ?

— Chez l'aveugle, commissaire ! Quand le collègue de la Polfer s'est arrêté devant la porte, il a remarqué que le vieux était très nerveux. Pendant tout le trajet, il avait répété que chez lui, c'était dégueulasse, que la femme de ménage n'était pas venue depuis dix jours, et qu'il valait mieux le laisser à l'entrée, après il se serait débrouillé. À force, l'agent a eu des soupçons. Ou bien il a pensé que l'autre était tellement ensuqué qu'il risquait de se perdre encore une fois, et là, c'est lui qu'on tiendrait comme responsable...

— Alors, il est monté et a découvert un cadavre, conclut le commissaire.

— Exactement. Le vieux a tenté de se débarrasser de lui sur le palier mais le Hamed était allongé dans l'entrée et à peine la porte ouverte...

— Bon, il nous a épargné une partie du boulot et peut-être simplifié les choses, conclut Soneri en se levant. (Il se tourna vers Angela.) On se retrouve chez toi ?

— Non, il est tard, répondit-elle d'un ton neutre. Vous m'accompagnez, Musumeci ? Chez moi, soyez tranquille, aucun cadavre. Juste quelques fantômes, peut-être.

Le commissaire saisit l'allusion mais ne répondit pas. Il sortit dans l'air pesant d'humidité sous les arbres dépouillés et dégoulinants et se dirigea vers la via Venti Settembre, s'efforçant de se rappeler l'événement lié à cette date. Événement passé mais pas encore historique. Ah, voilà, les *bersaglieri* ! Porta Pia et la fin de l'État pontifical ! Ce n'était pas un hasard si cette rue croisait la via Garibaldi, qui rencontrait ensuite la via Mazzini, puis se prolongeait dans la via Repubblica, qui croisait à son tour la via Cavour et la via Farini. Le centre de Parme célébrait la fête du *Risorgimento*³. Une fière laïcité jusqu'aux portes du *duomo*. Tandis qu'il imaginait des cocardes tricolores, il vit s'éloigner le fourgon mortuaire et son sarcophage d'acier scintillant sous les lampadaires. Il continua tout droit pour grimper un vieil escalier décrépit.

Dans la rue, des maisons restaurées alternaient avec des immeubles en ruine. L'aveugle habitait l'un de

3 Période qui va de 1800 à 1870 et qui concerne les luttes pour l'unification de l'Italie. Tous les noms cités évoquent des personnages ou des moments clés de cette période.

ceux-là, humide et puant le mois. Nanetti l'attendait sur le palier qu'une seule ampoule nue éclairait.

— Alors, ça se présente comment ? demanda Soneri.

— Moche, comme toujours d'ailleurs, répondit le patron de la Scientifique.

Le regard du commissaire fit le tour des lieux. Les murs étaient en partie décrépés et dans un coin on voyait de bizarres traces de peinture rouge. Travail bâclé peut-être.

— Endroit peu accueillant. À l'intérieur aussi, ajouta Nanetti d'un geste éloquent en indiquant l'appartement.

— Tu es sûr qu'il a été tué ?

Son collègue acquiesça.

— On ne se brise pas la nuque de cette façon en trébuchant et en tombant. Et puis, il n'y a aucune trace d'impact où que ce soit. On contrôlera le sol et tous les endroits comportant des arêtes vives, mais à vue d'œil... Je ne crois pas me tromper... De plus, il y a des petites traces de coups sur le dos et les bras...

— Il a dû se débattre, supposa le commissaire. Tu as une idée de ce qu'on a utilisé comme arme ?

— Quelque chose de gros, un bâton ou une batte de base-ball. Le problème est que nous n'avons rien trouvé. L'arme a été emportée. Demain, on verra si on découvre des traces sur le crâne de ce pauvre chrétien. Comprendre au moins de quel matériau était constituée cette arme.

— D'après le nom fourni par Musumeci, il ne me paraissait pas très chrétien !

— Tu crois que c'est le moment de faire de l'ironie ? Il est tunisien, musulman.

— Quelqu'un habite à côté ? demanda le commissaire sans prêter attention à son collègue.

— On dirait que non. Juvara est en train de se renseigner. D'après ce que je sais, le seul appartement occupé

est celui du dessus : une personne âgée et son chien. Cette maison est une ruine archéologique.

La comparaison rappela au commissaire des souvenirs d'enfance. Les escaliers intérieurs des années soixante qu'il avait connus avec sa mère quand il fallait rendre visite à des parents à l'occasion de naissances ou de funérailles.

— À quelle heure est-il mort ? demanda-t-il.

— Le légiste a dit milieu de l'après-midi, entre 3 et 4.

— Quel rapport y avait-il entre le vieux et le mort ?

— Oh, commissaire ! Ce n'est pas mon métier. Demande à Juvara ou bien trouve-le tout seul. Moi, je suis un scientifique !